

Spécimen rare

Parcourir la peau, en dresser la topologie par de multiples aiguilles. Macrophotographies de visages, de mains, tous pores et poils étalés sans pudeur. Frissons absolus.

> Lyne Crevier

Parfois les mots s'étranglent au fond de la gorge. Vertige tout bête, émotion diffuse ou palpitations vous gagnent en présence d'une œuvre singulière. Voilà ce qui arrive quand on se colle aux *Écorchés* de Roberto Pellegrinuzzi, le si bien nommé car le mot *pel* en ancien français signifie «peau»...

D'emblée, l'artiste emprunte à la science cette façon particulière d'observer, de disséquer et de classer des spécimens afin d'expliquer le monde. Or il agit ainsi dans le seul but de montrer la «spécificité» photographique avec son côté mécanique ou artificiel pour en extraire un art d'une rigueur exemplaire.

Il «capture» notamment des visages centimètre par centimètre, fragments qu'il assemble, agrandit, puis épingle à la manière d'un «carrelage» de l'épiderme. Celui-ci s'inspire également de ces images anatomiques d'écorchés ou de céroplasties d'après lesquelles les étudiants de beaux-arts ont jadis dessiné des études. Ici, on entre dans la fiction pure. Personnages atypiques aux yeux clos, masques mortuaires à l'âme envolée se dressent comme des menhirs.

Éléphantiques, les œuvres ne provoquent donc pas l'habituel effet de miroir mais des anamorphoses, redoutables phénomènes optiques... déstabilisants. Mieux, elles dépassent le simple portrait pour explorer une zone fortifiée quasi utopique: traits et saillies déformés au genre incertain.

Le travail de Pellegrinuzzi a peu à voir avec celui d'artistes qui mament l'image démesurée (en soulignant entre autres l'identification, l'intériorité, le psychologisme) comme Thomas Ruff, Angela Grauerholz, Geneviève Cadieux... Ou, plus trivialement, avec de spectaculaires images médiatiques.

Ses masques cireux procèdent plutôt d'une cérémonie aux morts. D'un rituel symbolique où les spectres s'exprimeraient en un langage inconnu jusqu'ici.

De surcroît, les doubles portraits non identiques du même sujet, qui font plus de trois mètres de hauteur, sont disposés dans une sorte de tête-à-tête forçant une lecture par fragments, de proche ou de loin. Cette armada aux éléments «dissemblables», sous leur apparente «gémellité», atteste de la dualité en tout. Sa production crée donc un abîme de sens possibles.

Et le mur n'est pas forcément l'unique espa-

ge (1987) intègre, au sein d'un décor sur «pilotis» en bois, une vue en relief derrière laquelle se trouve l'agrandissement d'une image célèbre, signée Ansel Adams, *Winter Sunrise, Sierra Nevada* (1944). Encore là, il fait une double référence. À l'histoire de la photographie d'une part et, d'autre part, à la notion de réalité en art. Ou encore comment départager le vrai du faux.

Au début des années 90, Pellegrinuzzi amorce un virage. Il délaisse les «fac-similés» pour se concentrer sur le motif. Les feuilles retiennent désormais son attention et se pavant non pas sur les sentiers de la botanique mais sur ceux de la technique propre à la photo: cadrage, morcellement, agrandissement. Résultat: les moindres nervures foliacées deviennent figures emblématiques d'un herbier fantastique.

Dès l'entrée de la galerie, le frémissent du paysage est si palpable dans *Cible/Paysage 111* (1999) - par un tel découpage de l'image en centaines de points épinglés diversement pour lui donner du relief -, qu'on est vraiment dans le vif du sujet. Et piqué au vif. En pâmoison. **tel**



Roberto Pellegrinuzzi: dans le vif du sujet

Galerie de l'UQAM,
1400, rue Berri, salle J-R120
Jusqu'au 9 octobre
Info: 987-8421

